

DEUX RONDS

LE PÈRE PEINARD



Réflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS, FRANCE

Un An 6 fr.
Six Mois 3 fr.
Trois Mois 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un An 8 fr.
Six Mois 4 fr.
Trois Mois 2 fr.

LE PÈRE PEINARD EN ASSISES

Trois numéros poursuivis

CHABANAIS ANTI-PATROUILLARD A DIJON

RÉFLECS D'UN CAMISARD



Encore un torche-cul

Pouf ! Voilà un torche-cul qui s'amène.

Eh oui, pas plus tard que samedi, un larbin de l'injustice déposait à la turne un paquet de papier..... Vrai, y en a un tas ; on peut en user huit jours d'affilée.

Nom de dieu, je commençais à n'en plus connaître la couleur !

En effet, y a bien trois mois qu'on jouissait d'un brin de tranquillité.

Connaissant les juges comme je les connais, j'étais sûr qu'il n'y avait pas à leur savoir gré de ce calme. Et j'avais bougrement raison.

En effet, s'ils se sont rallentis, c'est d'abord à cause de leurs vacances : ces pauvres vaches trouvent le métier si dur que tous les ans ils s'en vont paître à la campagne, pendant une douzaine de semaines.

Personne ne se plaint du débarras, — à part les malheureux qui ont la déveine de pourrir à Mazas.

« Ousqu'ils vont ? » demande un fouinard.

Pour ça, l'ami t'es trop curieux. Chez cette engeance chacun prend son plaisir où il le trouve : Rabaroust violait des gosses,..... d'autres s'amusaient d'autre façon.

En plus des vacances, cette année la peur du choléra a activé le décanillage de la vermine légale. Les enjuponnés craignent pour leurs tripes : ils sont sûrs de péirer par là, — si c'est pas le populo qui les leur dévide, la maladie les leur mangera.

Aussi, à la première nouvelle du choléra les quelques charognes qui perchaient encore à Paris ont pris le train et se sont tireflutés dare dare.

Les vétérinaires ont eu beau leur prouver que l'épidémie ne tuant que le pauvre monde, y avait pas de pet pour les marchands d'injustice..... Ah ouat ! Rien n'y a fait : ils ont déguerpi comme des putois.

J'en ai pas été fâché, nom de dieu ! C'est grâce aux vacances et à leur peur du choléra que le Père Peinard doit de n'avoir pas été emmerdé ces temps-ci.

Turellement, ça ne pouvait pas durer.

Mardi dernier, c'était la rentrée des juges, j'ai dit deux mots de leur Messe Rouge.... Je voulais compter les jours, pour voir combien de temps ils me foutraient la paix. J'ai pas eu cette peine, nom de dieu !

Immédiatement après la Messe Rouge, avant rien autre, le grand Q. de Beau Repaire s'est occupé du caneton.

Il a donné des ordres pour qu'on poursuive illico, et sans barguigner. Un de ses larbins a voulu faire un brin d'observation, disant qu'il fallait saisir une bonne occase pour prendre le *Père Peinard* en fourchette.

Du coup, nom de dieu, le grand Q. s'est foutu en colère ! Ses humeurs froides en sont devenues toutes vertes : « De quoi, qu'il a fait, attendre ? Chercher des raisons ?... Vous vous foutez de ma fiolle ! Pas de ça, Prenez les trois derniers numéros, ils sont farcis de provocations au meurtre, au pillage, à l'incendie, à la désobéissance des militaires.... Y a tout ça ! Faut l'y trouver, je le veux, foutre !... »

Le larbin a reçu le suif du patron sans rouspéter ; il a fermé son plomb et s'est attelé au piochage des numéros en question.

Dame, y a eu du tirage ! Pourtant, au bout de vingt-quatre heures il avait dégotté ce que lui avait ordonné le grand Q. : il avait aligné toutes les provocations en rang d'oignon, si bien qu'en deux temps et trois mouvements, l'accusation a été bâclée.

Cré pétard, la garce est bougrement mouche et a rudement du mal à se tenir sur pattes ! Si les bourriques n'ont que ça pour guillotiner Gardrat, le copain peut roupiller sur ses deux oreilles.

Pour vous en rendre compte, les camaros, je vas découper des morceaux dans le torche-cul. Je ne citerai pas tout, c'est trop rasant.

Gardrat est assigné pour le samedi 5 novembre, à onze heures du matin, aux assises. Il est d'abord accusé d'avoir provoqué à commettre le crime de meurtre, non suivi d'effet, en publiant dans le numéro 186, *les Ronchonades d'un 28 Jours*. Le torche-cul ajoute que cette tartine constitue dans son ensemble le délit relevé.

J'ai souligné le becquet dans son ensemble. C'est qu'en effet, c'est pas du tout légal ces mots-là. La loi contre la presse dit que pour qu'il y ait délit, il faut que la provocation soit directe. Or, y a pas besoin d'avoir inventé le marteau à bomber les verres

de lunettes, pour comprendre qu'une provocation qui résulte de l'ensemble d'un article peut être tout ce qu'on voudra, excepté directe.

Le grand Q. s'en fout ! Que ça soit légal ou pas, il s'en bat l'œil. Ce qu'il veut, c'est coller des bâtons dans l'existence du *Père Peinard*. Pour y arriver, tous les moyens lui sont bons.

C'est pourquoi, il poursuit dans leur ensemble tous les flanches !

A la prochaine il simplifiera encore le système ; au lieu de noter les tartines qui le font rogner, il déclarera : « Que tels et tels numéros du *Père Peinard* constituent des délits dans leur ensemble... » Et le tour sera joué ! Grâce à ce fourbi, il pourra se passer de lire les numéros.

Cette fois, pour sauver un brin les apparences, il a indiqué les passages qui l'ont le plus foutu à cran.

Dans les *Ronchonades d'un 28 Jours*, il voit une provocation au meurtre, dans le bout suivant :

Une autre fois, cré couillon, le grabuge a failli être plus sérieux : il pleuvait et nous partions pour une putain de marche, sous la conduite d'un salaud d'élève-officier qui nous menait tambour battant. Nous longions la Vienne, déjà trempés comme une soupe, nom d'un pétard, quand les cris : « A bas le cochon ! A l'eau ! Foutez-le dans la Vienne ! » s'échappent de toutes les poitrines. Le rossard en rotait, brigand de dieu, mais qu'y foutre ? Ça partait de tous les rangs, kif-kif un feu d'artifice. On s'en est tenu là...

Vrai, nom d'un tonnerre, faut une sacrée bonne volonté pour piger là-dedans le délit en question ! Ah, s'il y avait après : que les gas ont eu tort de ne pas foutre le galonné à la rivière, — et qu'ils doivent profiter de la prochaine occase pour faire le coup... oui, y aurait de la provocation,

Mais y a rien de tout ça ! L'histoire est racontée telle qu'elle s'est passée.

A ce compte, les quotidiens qui, depuis trois jours, ne désemplissent pas de détails sur la femme coupée en morceaux aux Buttes-Chaumont, devraient être d'emblée poursuivis pour provocation au dépeçage des gon-zesses.

J'en reviens aux ragougnasses de Q. Dans les *Ronchonades*, il a aussi trouvé une provocation au pillage, la voici :

Ohé, les gas, savez-vous qu'il y a des richesses dans une manutention ? Savez-vous que celle de Limoges a fabriqué pas mal de bricheton aux parigots, lors de la grande grève des boulangers ?

Eh oui ! Y a là des magasins pleins de boustifaille : des grains, de la farine, de la bidouche... Des fours fixes, des fours roulants, des pétrins et tout le tremblement. Faudra pas l'oublier, nom de dieu, le jour du grand chambard.

Comme vous le voyez, les camer-

luches, les délits sont vite trouvés : y a qu'à piquer au hasard, on ramène ce qu'on ramène !

Sacré mille bombes, j'étais parti pour aligner à queue-leu-leu toute la kyrielle d'accusations. Foutre, faut que je me modère et que je coupe au plus court, car y en a une tripotée :

Dans le numéro 187, le flanche intitulé *Cheries militaires* a d'abord une provocation pour détourner les troupes de leurs devoirs, et dans le becquet ci-dessous une provocation au meurtre :

A telle enseigne qu'un camarade qui revient de ses 28 jours m'assure que les gradés prennent des chliées de précautions pour qu'on ne trouve pas leurs sales carcasses.

Il est devenu tout à fait difficile de se procurer des cartouches à balle...

En outre, les galonnards ont la précaution de se tenir toujours en arrière des rangs, de façon à ne pouvoir être touchés.

Ils savent bien, nom d'un pétard, que c'est pas la bonne volonté qui manque !

Là encore, j'ai fait que dégoïser ce qu'a raconté un copain, sans plus en dire ! Je constate un fait, mais y a pas deux liards de provocation.

Par exemple, c'est le pauvre numéro 188 qui écoppe dans les grands prix ! D'un bout à l'autre, il est farci de provocations :

Y a d'abord le premier flanche *Grand fiasco*, au sujet de la grève de Carmaux : y a du meurtre et du pillage à la clé.

Puis, c'est la tartine sur les *Parlottes ouvrières* : c'est des provocations au pillage d'un bout à l'autre.

Ensuite, c'est la *Babillarde d'un Campluchard*, qui elle aussi déborde de pillage.

Comme bouquet, les *Coups de Tranchet* y passent !

Primo, y a de la provocation à l'incendie dans l'histoire de la bonne bougresse qui a foutu le feu à la grosse meule d'avoine d'un proprio.

Ce que c'est tout de même que le point de vue : moi je suis sûr que dans ce cas, c'est ce brigand de proprio qui a provoqué la bonne bougresse en lui refusant un abri. Bien mieux, la provocation est suivie d'effet : conséquemment si les juges avaient de la logique c'est lui et non la bonne bougresse qu'ils devraient envoyer au baignoire.

Deuxièmo, le riche coup du prolo qui a tarabusté quelques sergots est noté comme provocation au meurtre.

Troisièmo, — et dernièmo, nom de dieu ! Provocation au meurtre dans la petite dynamitade de Saint-Eloi.

C'est-y tout cette fois ?

Oui, pour aujourd'hui, c'est tout,

cré pétard ! Après ce beau turbin, le grand Q. comme la lune s'est reposé.

Ouf, je suis pas fâché d'avoir fini d'éplucher le torche-cul !

Tout de même, tonnerre de brest, les marchands d'injustice ne sont pas marioles !

A quoi ça les avance de me chercher pouille ?

Ils devraient pourtant bien se dire que si j'ai tenu quatre ans, malgré leurs crapuleries, c'est pas pour caner maintenant.

Pardienne, je comprends qu'ils ne m'aient pas à la bonne. Mais je le leur rends largement ! Contre eux j'ai autant de haine au cœur qu'ils ont de merde dans le ventre, — y a compensation.

Le salauds feraient bougrement mieux de me laisser bibelotter en douceur.

Se figurent-ils, qu'en étant toujours à mes trousses ils vont épuiser les zigues d'attaque disposés à prendre la responsabilité du canard ?

Pauvres couillons ! Que demain je fasse appel, et y en a 50 pour un qui se foutront en ligne pour la gérance.

Sachez-le, juges, les asticots boufferont vos charognes pourries depuis belle lurette, que la kyrielle des gérants ne sera pas épuisée.

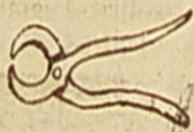
Or donc, si vous aviez deux sous de jugeotte dans vos citrouilles, vous me foutriez la paix.

Ignorez-vous que le populo vous déteste bougrement ?

Vous êtes, avec les ratichons, la vermine qui lui pue le plus au nez.

Pourquoi donc, par vos vacheries, augmenter encore la haine qu'on a contre vous ?

Savez-vous ce que vous réserve l'avenir ?



LETTE AUX JUGEURS

C'est le samedi 5 novembre, à 11 heures du matin, que Gardrat devrait aller au comptoir de l'injustice, relouer la tronche des juges.

Comme il a une brochette de condamnations, le gas n'en pince pas.

Pour lors, il a été relancer un gas ferré comme trente-ix chevaux sur les trucs légaux qui, tout en sirotant une chopotte, lui a donné de riches conseils :

« Tu sais, qu'il lui a dit, les lois sont faites pour estrangouiller la liberté. Heureusement ceux qui les font ne pensent jamais à tout, sin n y aurait pas mèche

d'ouvrir le bec, ni de remuer le petit doigt. Y a donc des manques dans les lois ; c'est par ces manques que passe la liberté.

« Actuellement, les enjuponnés font une guerre acharnée au Père Peinard. Ils voudraient lui tordre le cou. Chaque fois qu'il y a un gérant nouveau : paf ! ils le descendent. Tu voudrais éviter ça, et en restant gérant à perpète les forcer à laisser le canard en repos.

« Y a mèche ! Voici ce que tu vas faire : tu vas te tireflûter à Londres et t'y installer. De là tu continueras à être gérant et imprimeur du Père Peinard. Illico, tu donneras avis de ton domicile aux juges, afin qu'ils soient prévenus pour samedi.

« Tiens, prends ta plume, je vas te dicter... »

Et le gas a dicté à Gardrat, la babillarde suivante que le chef des juges doit à cette heure relouer de travers :

Monsieur le Président de la Cour
d'assises de la Seine,

Monsieur le Président,

Je viens d'être assigné à la requête de Monsieur le Procureur général à comparaître le 5 courant devant le jury, pour y répondre à une accusation de délits prévus par les articles 23, 24, 25, 42, 45, 47, 50 et 51 de la loi du 29 juillet 1881, à propos d'articles parus dans le journal le Père Peinard, dont je suis l'imprimeur-gérant.

Bien que cette assignation m'ait été délivrée 4 bis rue d'Orsel, parce que j'y parais avoir mon principal établissement, je viens vous déclarer que j'ai depuis quelques jours pris la résolution d'établir mon domicile chez l'étranger, et que j'ai établi ce domicile à Londres, capitale des Iles Britanniques, où désormais et dès à présent, il faut me signifier tous actes introductifs d'instance ou autres, conformément aux prescriptions de l'art. 69, paragraphe 9, du code de procédure civile.

L'acte d'ajournement qui a été délivré ne m'ayant pas touché, vous voudrez bien le considérer comme nul et ordonner qu'un nouveau me soit délivré par la voie diplomatique, conformément aux prescriptions de l'article précité et des art. 70, 71 et 72.

D'autre part, même alors que la procédure serait en cet état, comme je suis établi chez l'étranger, que je suis réputé commettre des délits en France contre la chose publique, je vous signale, M. le Président, que je ne puis être jugé en France qu'après mon retour volontaire dans mon pays, et pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à relire l'art. 5 du code d'instruction criminelle.

J'ajouterai, M. le Président, que je suis décidé à profiter de la latitude que m'accorde la loi de 1881 qui n'oblige pas le gérant d'un écrit périodique à résider sur le territoire (art. 49), pour continuer à signer le Père Peinard et à en faire une tribune vraiment libre, à l'abri de tous coups de force contre son gérant responsable.

Ma doctrine ne vous semblera sans doute pas trop étrange, si vous considérez que M. Rochefort est absolument dans mon cas et que M. le comte de Paris et le prince Bonaparte, ôliteurs responsables de journaux, ne se gênent pas du lieu de leur exil pour chagriner un peu le gouvernement qui opprime notre pays.

Je vous adresse, M. le Président, l'hommage d'un citoyen à un autre citoyen.

▲. GARDRAT.



A CARMAUX

Cette fois, la grève est tout à fait dans le sciau ! Les gueules noires ont repris le travail.

Comme je donnais le coup de fion au dernier numéro, est arrivée la nouvelle que l'arbitrement était bouclé, — tout en faveur de la Compagnie, comme c'était prévu.

Du coup, mince de chabonais ! Tous les bouffe-galette qui s'étaient mis du côté des ouvriers ont braillé pire que des baleines. A vue de nez il semblait qu'ils y allaient bon jeu bon argent. Tralala, les jean-foutre se sont chargés de prouver leur fumisterie.

Dans le premier moment on aurait cru qu'ils allaient tout avaler. Fallait surtout entendre les trois compères : Clémenceau, Pelletan et Millerand, que les ouvriers avaient délégués près du Loup-Bête.

On les aurait écorché vifs qu'ils n'auraient pas hurlé plus fort.

Surtout Pelletan ! ah malheur, il agonisait l'arbitreur : « Crapule, scélérat, bandit... » à l'entendre y avait pas mèche de dégouter un sacrifiant pire que le Loup-Bête.

A l'Aquarium, toute la racaille radigaleuse et socialarde faisait un bouzan des cinq cents mille diables. Ils ne parlaient que de foutre le ministère en capilotade.

C'était du battage, nom de dieu ! On l'a bougrement vu au bout de deux ou trois jours : cette belle flamme s'est calmée et il en est sorti du vent.

D'ailleurs, pour bien saisir la fumisterie des bouffe-galette, y a qu'à passer en revue leurs manigances depuis deux mois et demi que dure la grève de Carmaux.

D'abord, avant l'ouverture de l'Aquarium, ils voulaient la déchéance de la Compagnie, et ils ont fait durer la grève en montant le bobéchon aux mineurs avec ce dada.

Est arrivée la première séance : en cinq minutes ils ont lâché la déchéance et ont accepté l'arbitrage du Loup-Bête, proposé par cette bourrique de baron Reille. S'ils avaient été francs ils ne seraient pas tombés dans le panneau : il était évident que si Reille acceptait cette solution, c'est qu'il savait d'avance à quoi s'en tenir.

Les députés, peloteurs des gueules noires, le savaient aussi ! Mais ils voulaient faire durer la petite comédie : faire accroire au populo qu'ils sont ses défenseurs, en vue des élections de l'an prochain.

L'arbitrage rendu, les chameaux ont fait un fouan infernal, gueulant à la trahison, pour dépister les mineurs qui n'y ont vu que du feu, et n'ont pas saisi que les vrais traîtres c'est les jean-foutre de députés qui sont allés les peloter à Carmaux.

Illico, les trois lapins : Clémenceau,

Pelletan et Millerand, ont télégraphié aux mineurs de refuser l'arbitrage.

Puis, au bout de quatre à cinq jours, ces mêmes birbes ont radiné à Carmaux et ont engagé les mineurs à reprendre le turbin et à accepter l'arbitrage.

Nom de dieu, c'est à s'en foutre le cul par terre ! Pourquoi les bouffe-galette ont-ils si vivement changé leur fusil d'épaule ?

C'est-y par hasard que les grosses légumes de la compagnie leur auraient graissé la patte ?

Turellement, ils ont doré la pillule aux mineurs : ils leur ont assuré qu'une fois le travail repris, leurs copains d'Alby seront refoutus en liberté et qu'il n'y aura pas de victimes : la compagnie les remboursera, — si elle fait la gueule pour quelques-uns, pour ceux-là les bouffe-galette se chargent de les caser.

Vrai, on ne peut pas mieux se foutre de la fiole des mineurs !

Je veux bien que la Compagnie reprenne tous les bons bougres qui ont fait la grève, même ceux qui ont été condamnés, — la belle fouterie ! Elle les embauche aujourd'hui et les saquera demain : c'est pas plus malin que ça.

Y a toujours un anicroche pour prendre un prolo en faute. Les grosses légumes de la Compagnie connaissent le petit fourbi : avant six mois, plus d'un de ceux qui ont fait preuve d'initiative pendant la grève aura reçu son livret.

Le proverbe le dit : Quand on veut tuer son chien on dit qu'il est enragé !

Pauvres mineurs, vous êtes encore les dindons de la farce !

Roulés par les bouffe-galette radigaleux et socia'ards,

Roulés par le Loup-bête,

Roulés par les capitalos de la Compagnie !

Oui, nom de dieu, vous êtes roulés comme un chapeau d'auvergnat !

C'est pas pour me pousser du col, mais tonnerre, de nous tous y a que bibi qui était dans le bon chemin :

Si au lieu de vous laisser embobiner par les politicards, vous aviez illico foutu les pieds dans le plat, vous n'en seriez pas où vous en êtes.

Il aurait fallu foutre le grappin sur la mine, en prendre possession au nom du populo et vous foutre à turbiner à votre profit.

Turellement, ça n'aurait pas marché comme sur des roulettes. Y aurait eu du tirage : peut-être auriez-vous été dans le dos tout de même.

Du moins vous seriez bougrement plus avancés qu'aujourd'hui : vaincus pour vaincus, il vous resterait la satisfaction d'avoir planté en avant un jalon de la Sociale, — et le populo profiterait de votre avouement.

Tandis que votre grève de quatre vingt jours ne donnera de bénéf qu'à la racaille des politicards : ils vont se faire mousser à vos frais pour tâcher de s'enquiller à l'Aquâ'ium l'an prochain.

CHAMBARD DE POTIERS

A Molinet, un petit patelin de l'Allier, les prolos de l'usine de la Broche, qui a pour patron un nommé Escossier, viennent de se foutre en grève. Ils réclament une augmentation de paye.

Ils ont commencé par faire un peu de grabuge : ils ont à coups de pierre foutu en capilotade toutes les vitres du bain et se sont balladés dans tout le pays en chantant de chouettes chansons.

Comme commencement, c'est pas trop mouche... Reste à savoir s'ils vont continuer ?

Réflexes d'un Camisard

Aux Bleus de la Classe de 92 (1)

Votre première sensation, en pénétrant dans la caserne où la Société vous incarce pendant deux ans et demi, sera une sensation d'étonnement. Un étonnement qui ne sera, en quelque sorte que le résumé synthétique — intuitif, mais très exact — des impressions que vous fera forcément subir, par la suite, la vie anormale du soldat : le mépris et la lassitude, l'énervement et le dégoût.

Tenez-vous en garde, tout d'abord, contre les conséquences de cette sensation première ; ne vous laissez pas dominer par elle ; elle produirait chez vous un malaise moral qui diminuerait la netteté de votre vision et paralyserait votre force de résistance — qui vous conduirait peut-être, malgré vous, à une déférence plus ou moins piquée de soumission pour le militarisme.

On est toujours trop prêt à respecter les choses qui vous étonnent. Ne vous laissez pas épater.

D'abord, à bien comprendre, le métier militaire n'a, par lui-même, rien de déconcertant. Il est simplement imbécile ; et il n'y a vraiment pas là de quoi donner le vertige, pour peu qu'on soit au courant de la stupidité générale des institutions bourgeoises.

L'armée est un réceptacle de sottises, bien plus encore que d'atrocités. L'appareil dont on l'entoure, et qu'on a voulu faire terrifiant, est uniquement grotesque. On a eu tort, peut-être, de la prendre trop au sérieux et d'exagérer son rôle tragique. C'est surtout son rôle odieusement inepte qu'il s'agirait de dévoiler.

Les procédés employés à la caserne, pour dresser les Bleus — c'est le terme consacré — sont toujours les mêmes : provocations ridicules, grossières invectives, rodomontades surprenantes et menaces féroces. On vous engueulera et l'on vous menacera — vous pouvez en être sûrs, dès le moment où vous aurez mis le pied sur le pavé du quartier, dès l'instant où l'on vous aura jeté sur le dos l'ignoble capote qui fait d'un homme un galérien. On vous engueulera et l'on vous menacera pour vous faire peur, pour vous inculquer le respect de la discipline et du galon, pour agir for-

(1) Lire le commencement dans le dernier numéro.

tement, dès le début, sur votre esprit — par système.

— Vous, tâchez de filer droit ; sans ça, gare la boîte !

— Voulez-vous vous tenir convenablement, espèce de saligaud ?... Encore de la viande à Biribi !

Les galonnards s'en donnent, allez, les premiers jours ! Laissez-les faire. Est-ce que ça vous gêne, qu'un vieux pochard à trois ou quatre galons vous traite d'ivrogne ou de voyou ? Et qu'est-ce que ça peut bien vous faire, qu'un imbécile de pied-de-banc vous menace de la salle de police ou du conseil de guerre ?

Ça ne tire pas à conséquence. D'ailleurs, si vous voulez, vous les rattraperez un jour ou l'autre — et vous leur ferez payer leurs saloperies. — Et puis, vous auriez tort de prendre ces gens-là trop au sérieux. Ils gueulent du matin au soir : ils font ralement quelque chose ; ils ont sans cesse la menace à la bouche : on peut bien facilement se moquer de leurs menaces — et leur échapper.

Ne vous laissez pas épater.

Je sais bien que, parfois, les railleries et les injures deviennent exaspérantes, et qu'il faut alors une rude force de caractère pour ne pas infliger aux galonnards la correction qu'ils méritent. Mais, cette force de caractère, il faut l'avoir.

Un coup de poing dans la figure d'un caporal ou un coup de pied dans le derrière d'un colonel ne valent ni la fusillade ni dix ans de travaux publics. Je crois qu'il vaut beaucoup mieux ne pas exiger de ces gens-là de comptes individuels. Nous réglerons leur bilan général, d'un seul coup — sans crainte d'erreurs. — C'est ce jour de la reddition des comptes qu'il s'agit d'avancer.

Et puis, voulez-vous savoir une chose, Bleus ? Si vous voulez vous mettre à l'abri de bien des vexations et vous épargner bien des outrages, ne cachez pas vos idées révolutionnaires ; ne reniez pas l'Anarchie. Ça peut devenir une sauvegarde, à présent, à l'armée, la qualité d'anarchiste ! S'il en tombait seulement, à l'arrivée de chaque classe, une vingtaine dans chaque régiment, et s'ils savaient se servir de la curiosité qu'ils excitent et de la terreur qu'ils inspirent — à la caserne plus qu'ailleurs, — je vous jure qu'on ne les embêterait pas beaucoup, ces vingt-là !

Il faudrait préparer ça, voyez-vous. Il ne serait pas difficile, sans doute, d'établir un échange de communications entre les camarades déjà au régiment et des groupes de jeunes compagnons qui ne seront appelés au service que dans deux, trois ou quatre ans. On serait ainsi, des deux côtés, au courant de ce qui se passe — et de ce qu'il faudrait faire. — Oui, ce serait utile ; ce serait faisable, aussi, bien facilement. On aurait à redouter, il est vrai, les espionnages des cafards qui pullulent dans les casernes et dont l'hypocrisie militaire encourage les délations. Mais, après un exemple ou deux... Ça se saurait vite... On est cancanier, dans les

chambrières...
mais de quoi ca

Comme l'on
ser, on vous
vous raconter
histoires scab
et des Arman
long des bat
ment des fe
On vous éco
à l'ouvrier
réduire :
vailler po
au bureau
qu'un pro
trop souv
quand vo
sent déjà
et doit d

Si l'on
duire à
contin
écoute
Ne cra
ment
phase

tirez
n'est

Les
ron

D
infl

au
pu

—
à

r

r

chambrées... Et comme l'on n'y sait jamais de quoi causer...

Comme l'on n'y sait jamais de quoi causer, on vous écoutera, camarades, quand vous raconterez autre chose que les sales histoires scatologiques que des Courteline et des Armand Silvestre vont ramasser le long des bat-flancs, pour en faire l'ornement des feuilles littéraires bourgeoises. On vous écoutera, quand vous expliquerez à l'ouvrier que la machine, au lieu de le réduire à la misère, doit le nourrir et travailler pour lui; quand vous démontrerez au bureaucrate ou au calico qu'il n'est qu'un prolétaire dont les boyaux grognent trop souvent sous la redingote croisée; quand vous ferez voir au paysan — qui le sent déjà — que la terre appartient à tous et doit donner du bonheur à tous.

Si l'on vous interromp pour vous conduire à la prison ou à la salle de police, continuez-y votre propagande. On vous y écoutera, mieux encore qu'à la chambre. Ne craignez pas de parler. Oh! tranquillement — sans emportement et sans emphase; — citez simplement des faits et tirez des conclusions toutes simples, qu'il n'est, d'ailleurs, nul besoin d'empanacher. Les galonnés, malgré leur rage, ne pourront absolument rien vous faire.

Des punitions disciplinaires? Ils vous en infligeront; c'est certain. Mais ils vous en auraient infligé si vous vous étiez tus. Et puis, n'acceptez que les punitions absolument méritées — au point de vue militaire. — N'ayez pas peur de réclamer, sans trêve, à MM. Qui-de-Droit. Ils ne vous donneront pas toujours raison; mais ils ne pourront pas toujours vous donner tort.

Du reste, il vous est facile d'avoir tort rarement. Dites-vous bien que vous n'avez que deux ans et demi à passer au régiment. C'est long, mais ça se tire tout de même. Arrangez-vous de façon à jouer à cache-cache avec les réglemens et les ordonnances, et à passer entre les mailles du Code. C'est beaucoup moins terrible que ça n'en a l'air, tout ça, et c'est tellement bête que ça ne requiert pas, généralement du moins, la révolte ouverte.

Vous me direz qu'on peut vous envoyer faire votre propagande en Afrique?

C'est vrai. Mais nous allons voir ça.

UN CAMISARD

(A suivre).

COUPS DE TRANCHET

Les victimes des guerres. — Un Anglais vient de calculer la chîée de troupes massacrées dans les guerres, en l'honneur de la patrie.

Il a tellement aligné de chiffres qu'on s'y perd. Tout de même, j'ai noté que par siècle en Europe, y a une moyenne de 18 à 20 millions de pauvres bougres qui laissent leur peau dans les batailles.

C'est comme qui dirait qu'on foute par terre la moitié de la population de la France!

Pour parler de ce qui nous touche davantage, pendant la guerre de 70, tant prussiens que français, y a eu 250.000 troupes de tués.

Et tout ça, pour le profit des jean-foutre de la haute! Quand ils trouvent les populos trop vigoureux ils les font se battre, pour les saigner à blanc.

Pauvres colignons! — La chasse aux cabots continue. Maintenant les sergots se baladent avec des grands sacs et ils tâchent d'y enfourner les chiens.

Heureusement, les cabots commencent à flairer leurs ennemis et à les mordre... C'est bon signe!

Outre ça, Lozé vient d'ordonner la chasse aux colignons. C'est pas nouveau, vu que depuis belle lurette les contraventions leur tombent sur le poil.

Aussi a-t-il trouvé mieux: il a donné ordre aux flics d'empêcher les bons bougres de fumer quand ils sont sur leur siège.

Il est donc loufoque Lozé?

Nom de dieu, il devrait bien fourrer son pif quelque part, il verrait si ça fume.

Les colignons vont-ils imiter les cabots et mordre les flics?

FLAFLA PATROUILLARD

Les jean-foutre ne ratent jamais une occasion pour asticoter le populo avec leurs rengaines patrouillardes.

C'est surtout chaque fois que raplique l'anniversaire d'une des batailles de 1870 qu'ils usent de tous les trucs pour réchauffer le chauvinisme.

Dame, maintenant que la religion chrétienne est à la baisse, y a plus guère que la *Religion de la patrie* qui musèle les prolos.

Quand on parle de supprimer les armées, comme les bandits de la haute savent que ça serait leur perte, ils ont la réponse toute prête: « Ben oui, qu'ils vous répondent, nous aussi nous sommes pour la suppression des armées, seulement c'est pas possible à l'heure actuelle... Songez donc, les prussiens profiteraient de l'occasion pour nous envahir!... »

Bougres de salauds, je ne coupe pas dans votre boniment pour la bonne raison que vos copains d'Allemagne le serinent à leurs prolos!

Eh oui, vous nous montez la tête avec une invasion d'alboches, — eux, on les entortille avec la peur des français.

C'est très roublard, mais ça commence à ne plus mordre.

Le jour où y aura plus de gouvernance, où toutes les gosses légumes, les ambassadeurs, les dépotés, et aussi toute la séquelle patronale, mijoteront ensemble dans les égouts, y aura pas d'invasion à craindre.

Foutre non!

Les prussiens ne craindront pas les français,

Les français n'auront pas le trac des prussiens!

Les dirigeants disparus, y aura plus même que des populos voisins se chamailent. Ça sera aussi impossible que de décrocher la lune.

Jamais les populos ne se sont battus de leur propre gré; toujours ils ont été conduits à la boucherie par les gouvernants. Ceux qui ont tâté de la guerre de 70 et ont eu la veine de n'y pas laisser leur carcasse savent bougrement à quoi s'en tenir.

Ohé, les jeunes camarades, consultez ceux qui ont vu de près les soldats prussiens: ils vous diront que c'était des hommes pareils à nous et qu'ils étaient furieux de se battre. Y en a qui avaient laissé des tapées de gosses au pays, — et ils avaient plein les yeux de grosses larmes en pensant qu'ils ne les reverraient peut-être jamais.

Ah, s'ils avaient su comment éviter la guerre!

Dé même les Français qui sont partis. A part quelques têtes brûlées qui ne révaient que plaies et bosses, tous marchaient en renaudant.

Eh bien, les camarluches, si nous ne voulons pas revoir les horreurs de la guerre, faut se sortir du siphon les gnoleries patrouillardes.

Chaque fois qu'on en trouve l'occasion, il est très chouette de protester.

Ça donne à réfléchir aux niguedouilles qui se laissent trop facilement emberlificoter par les bafouillages des jean-foutre.

C'est ce qu'ont fait dimanche dernier quelques zigues d'attaque à Dijon:

Y avait une grande cérémonie patrouillante en l'honneur d'une bataille qui eut lieu le 30 octobre 70.

Tous les ans on pélerine, — et pour la première fois cette année, les anarchos y ont foutu leur grain de sel.

Touté la grosse légumerie du patelin était de la fête, et il fallait avoir une binette de jean-fesse pour arriver autour de la statue. Malgré les difficultés, deux riches fieus, Monod et Cateineau ont réussi à se faufiler dans l'enceinte réservée.

Alors, juste au moment où un patrouillard débitait son boniment, engageant le populo à se faire massacrer pour fumer les terres des richards, voilà qu'un cri de « Vive l'Humanité! » lui coupe la chique.

L'animal est resté le bec ouvert! Il a pourtant fini par reprendre ses sens et a continué son débagouillage, — turellement il a un brin débiné les anarchos. Crac, voilà qu'une belle gueulée « A bas les frontières! » lui coupe le sifflet pour de bon.

Et ça n'a pas été fini, mille bombes! Les deux riches fieus se sont démenés comme deux beaux diables. Ils réclamaient la parole, mais pardienne on s'est empressé de ne pas la leur donner.

Ils ont fait si bien que la manifestation a été à moitié démantibulée: les grosses légumes se sont trottés au cimetière et ont laissé les deux gas aux prises avec les gobeurs qui assistaient à la mascarade.

Dame, les copains ont étrenné! coups de canne, coups de pépins, leur tombaient sur la margoulette. Ils tenaient bon, quoi-

que ça. D'autres gas sont arrivés se mettre de leur côté, si bien qu'au bout d'un moment les enrégés qui voulaient les crever commençaient à s'apaiser et à écouter.

Ça aurait pu prendre une riche tournure. Nom de dieu, c'eût été rupinskoff que cette mascarade patrouillarde eût tournée contre !

C'est alors que les roussins sont intervenus : ils ont amené Monod et ont collé Catineau au poste, sous prétexte de le protéger, — et l'ont relâché deux heures après.

En réalité, la police n'avait pas bougé tant qu'elle voyait les deux gas étrenner : elle comptait les coups, et aurait été chercher des brancards avec plaisir.

Au total, chouette journée de propagande !

Cré tonnerre, si chaque fois que les Jean-foutre de la haute glorifient les horreurs de la guerre, il se trouvait un bon bougre pour leur river le bec, ça serait bath aux pommes !

Les dégoutations d'un 13 crans A TOULON

Décadi dernier, j'ai reluqué le flanche d'un camisard : c'est flambar !

Vietdazé, moi aussi j'ai été camisard, biribi de malheur ; et le chouette zigue a bougrement raison : y a rien de tel comme d'être dans la turne, pour mieux la foutre à cul.

Les bleus à la caserne ! Mais qu'ils ne se laissent pas abrutir par ce salaud de métier, qu'ils n'oublient pas, sacré nom de dieu, que contre l'abrutissement des offs et des sous-offs, il n'y a guère que le jeu des coudes pour s'en carapatter : avis aux bleus de 1892 !

A Toulon, dans la rue Cyprien, on reluque une piôle monumentale, ex-boîte de cléricochons, actuellement baigne à troubades : y a de quoi en emmagasiner plus de 1.000. C'est pire qu'un tonneau de harings-saurs. C'est là que perche le 13^e bataillon d'artiflots de forteresse (2^e batterie). On a baptisé cette caserne les *Mintines*.

C'est là, capelan dè diou, que j'ai tiré mes 13 crans avec d'autres camaros ; dans la quantité y en avait plus d'un qui se foutait du service et de la trombine des offs et des sous-offs, comme un Loubet qui pissait aux mollets du pape.

Le capiston de l'active nous commandait et nous emmerdait jusqu'à la gauche avec ses garces de manœuvres. Bébête à plus soif, et renforcé d'un maboulisme rupinskoff, ce scrongneugnieu a la spécialité d'envoyer à Biribi-les-Mutilés les bleus qui rappiquent avec des infirmités incurables : exemple, l'artiflot Salandrés, venu au baigne plus sourd qu'un pot.

Pour les gamelles, de la vraie rata-touille, quoi ! Maquarel dè dious, les co-

chons n'en auraient pas voulu boulotter. Quant à la bidochie, de la vraie charogne, kif-kif du chameau, et la bouffe de son nous foutait la chiasse, aussi carrément que la flotte des citernes de Biribi. La plus récente mouture de farine employée par l'intendance, date de quatre ans de fabrication.

Après le capiston que tous détestaient, on pourrait chercher partout pour dégouter une poire plus mouche que celle du sous-officier de l'habillement. Quand il est de semaine, lorsqu'il fait sonner la corvée générale par le trompion de jour, il fait encore nuit comme dans son trougnard. On n'a pas seulement le temps de s'ingurgiter sa purge de café. Et quel crampon ! Il ne tombe pas une feuille de platane ni un bout de sibiche, sans qu'il faille tout de suite Cottoni et ses turbineurs.

Et le sous-off fourrier ? En v'là un qui en pince pour les biscuits. Vietdazé, il doit en bouffer à gogo, puisque les troubades n'en voient pas la moindre bribe.

Avions-nous soif, nous rappiquons dare dare à la cantochie. Ah mais, nous trouvons là une garce de matrone qui nous vendait de la sale fuschine pour du bon piccolo. Quelle roustisseuse que cette mégère, — troubade à robes courtes !

Pour le bouquet, les aminches, je vas vous servir le chien du quartier... mais, non ! Je le laisse dans le baquet où il trempera jusqu'à perpète.

Et dire, nom de dieu, que pendant 13 crans j'ai été l'associé de tous ces rata-polls ! Je les recommande aux bleus de la classe.

Pourtant je dois dire que dans la 2^e batterie, j'ai trouvé un off qui se fout du service comme moi je me fous d'eux.

A. Marquomaou,
sous-off au 15^e R. Terril. d'Artillerie.

LES SANS-TURBIN

Hélas, ce n'est pas en France que les miséreux font de la rouspétance, — c'est en Angleterre !

A Londres, ces temps derniers y a déjà eu plusieurs grandes manifestations d'ouvriers sans travail, et ça a l'air de s'engrener chouettetement. Y en aura d'autres, nom de dieu !

Là-bas, les manifestations en plein air sont permises. Voilà un patelin qui est monarchique jusqu'aux doigts de pied et qui est plus libéral que notre garce de République.

Il est vrai que les meetings sont habituellement pacifiques.

Ça ne durera pas ! Un moment viendra où les crève-la-faim ne se contenteront pas de faire les yeux en coulisse aux grands magasins : ils allongeront la patte.

Et ils auront raison. Mais alors y a des chances pour que les roussins se foutent en travers. Heureusement les Anglais connaissent la boxe.

Au meeting de dimanche les ouvriers sans travail reconnurent un roussin qui a fait arrêter les anarchos de Walsal. Y a eu un sacré brouhaha : on voulait le crever.

Les policemen ont eu une peine du diable à le sauver. Cré pétard, si les mouchards craignaient davantage pour leurs abattis, cette engeance se ferait rare.

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

LE BAGNE A PÉNOT

Villeneuve-sur-Lot a la déveine de posséder un patron comme il y en a de trop partout.

Le birbe en question, un gros fabricant de chaussures, exploite 80 ouvriers, qui gagnent dans leur semaine, tout en bûchant comme des nègres, une moyenne de dix francs chacun.

Ah mais, le Pénot s'y entend à faire suer les prolos. Dans le temps, il a eu l'entreprise de la centrale de Villeneuve, qu'il a dû lâcher à cause de maics-macs, — c'est tout dire !

A le croire, s'il est au sac aujourd'hui, c'est qu'il jouit du fruit de son travail : il a su économiser. Ça, c'est vrai, nom de dieu ! L'économie le connaît... Seulement, c'est jamais sur son travail qu'il économise, c'est sur celui de ses ouvriers.

Il ne peut en être autrement, crédiou ! S'il a les poches pleines, c'est qu'il a rogné ferme la paye de ses prolos, les a volé tant qu'il a pu : ses économies ont été suées par eux.

Le Jean-foutre débite son boniment à propos de bottes. Si on voulait écouter les menteries de ce feignant, y a personne qui ait tant trimé que lui.

Eh foutre, serait-ce vrai, ce n'est pas une raison pour l'excuser !

A ce compte-là on devrait excuser tous les assassins, à cause qu'ils ont eu du mal pour saigner leur victime.

Nom de dieu, j'aimerais mieux voir le Pénot et tous les types de son calibre se rouler les pouces que s'escrimer à exploiter le populo.

D'ailleurs, c'est pas le cas : le singe en question ne se la foule pas ! Son plus grand turbin, c'est de venir en plein hiver, au moment où on a plus besoin de turbiner que jamais, faire signe au contre-maître... Ça suffit, v'lan ! Les malfaçons pleuvent, et on affiche une diminution de cinq sous par paire.

N. I. NI -- C'EST FINI !

Nouzon. — Les bons bougres du patelin devraient être dans la jubilation : le conseil cipal, qui est entièrement possible, vient de créer des fourneaux économiques où moyennant quelques sous on pourra se procurer du bouillon et de la viande.

Nom de dieu, y a pas besoin d'être socialos pour ça ! Les bourgeois en font autant !

Vrai, comme socialisme en pratique, c'est maigre, rudement maigre !

Puisque j'en suis à jaspiner sur les Ardennes, je continue : Clément et sa bande ne sont pas à la noce, car leur fameuse organisation branle dans le manche. Le secrétaire général des syndicats a fait des siennes, à la commission de contrôle y en a qui se sont gentiment traités de voleurs et on parle d'un déficit de 3.000 balles !

D'autre part la chambre syndicale des mouleurs vient de caner devant un sale exploiteur, Hardi Capitaine, qui a renvoyé des ouvriers syndiqués. Habituellement, dans un cas pareil, tous les syndiqués se foutaient en grève pour forcer le patron à

rembaucher les copains y a pas de grève, on lâche journée aux renvoyés... se disent : - Pourvu que pas retrouver la cinquième franc que Clément avait volés de chez Corné pliquer d'Angleterre on n'en a jamais vu ! Tout ça, foutre, c'est l'autoritarisme des c Bondieu, la grande bilarde se décolle !

ÉGALITÉ...

Charleville.

cochon de ren n-elle pour avo 12 à 13 ans.

Les Jugeurs n crimes-là, — eux !

Songez-donc musait avec d acquitté.

Vous ne vo de Charlevill rentier qui s

Ils ont col goûtant sal Bèranger, — en est quit

Nom de tre un mu coûte bou

C'est lo l'injustic

il tiendr permis a

pauvres Et ça

aura c de la h

Li

être Pin

deu ch

Pe

m

fe

b

c

rembaucher les copains saqués. Cette fois y a pas de grève, on tâchera de payer leur journée aux renvoyés... Les bons bougres se disent : - Pourvu que la promesse n'aille pas retrouver la cinquantaine de mille francs que Clément avait promis aux grévistes de chez Corneau ; ils devaient rapliquer d'Angleterre en bateau-mouche, et on n'en a jamais vu la couleur?... "

Tout ça, foutre, c'est la conséquence de l'autoritarisme des chefs.
Bondieu, la grande organisation possible se décolle !

ÉGALITÉ... MINCE DE COLLE !

Charleville. — Dernièrement un sale cochon de rentier passait en correctionnelle pour avoir violé des petites filles de 12 à 13 ans.

Les juges ne sont pas rosses pour ces crimes-là, — c'est des peccadilles pour eux !

Songez donc, leur copain Rabaroust s'amusa avec des petits garçons, et il a été acquitté.

Vous ne voudriez pas que les enjuponnés de Charleville fassent des mistouffes à un rentier qui s'est payé des filles d'ouvrier ?

Ils ont collé six jours de prison au dégoûtant salaud, avec application de la loi Bérenger, — c'est-à-dire que le jean-foutre en est quitte pour la peau !

Nom de dieu, quand un prolo pisse contre un mur et qu'un roussin le pige, ça lui coûte bougrement plus cher.

C'est logique, foutre ! Si les vaches de l'injustice voulaient simplifier leur code, il tiendrait en quatre mots : " Tout est permis aux riches ; tout est défendu aux pauvres... "

Et ça durera jusqu'au jour où le populo aura crevé la paillasse à tous les bandits de la haute.

BONS BOUGRES SALÉS

Lille. — Les bons bougres n'ont peut-être pas oublié ce maudit fermier de la Pinte-de-Lait, à Watrelas qui assassina deux ouvriers roubaisiens pour deux branches de saule qu'ils avaient coupées.

Ça émoustilla le populo, nom de dieu ! Pendant plusieurs jours y eut de galbeuses manifestations, et c'est tout juste si la ferme ne fut pas brûlée. Y eut de sacrées bagarres où les cognes reçus à coups de briques répondirent à coups de revolvers.

Plusieurs gas furent paumés. Ils viennent de passer en condamnation à Lille.

Clément, un riche bougre qui portait un drapeau rouge et criait : " Vive Culine ! Vive Ravachol ! " a ramassé deux ans de prison. Charles Demeestère a paumé quatre mois.

Pour ce qui est du fermier, paraît qu'il vient de casser sa pipe à l'hospice de Lille.

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, *l'Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— *Groupe Libertaire du XIV^e*, réunion tous les samedis, à 9 heures du soir, rue Pernety, 61.

— *Groupe de propagande anti-patriotique et révolutionnaire*, tous les mercredis et samedis, 63, rue Vieille-du-Temple, à 8 h. 1/2 du soir.

— Les compagnons des cinquième et treizième se réunissent tous les samedis, à 8 heures 1/2 du soir, 19, rue Pascal, Aux Vendanges de Bourgogne.

Ordre du jour : La propagande par tous les moyens possibles.

Entente de tous les compagnons si l'extradition de Francis a lieu.

— *Groupe les Libertaires de la rive gauche.* La première réunion du groupe ayant pleinement réussi, les camarades et tous ceux qui veulent discuter avec nous sont invités à assister aux réunions données par le Groupe tous les dimanches, de 3 à 6 heures, rue de la Gaité, 25, salle d'Apollon, au premier.

Dimanche 6 novembre, un compagnon traitera de l'Idée et de l'Etre dans la société actuelle.

— *L'Autonomie individuelle.* — Lundi 7 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Bertin, 35, rue Pastourelle, conférence par un compagnon du groupe.

Ordre du jour : Sociologie et Anarchie. Les contradicteurs sont invités.

Spring-Valley. — Grande soirée familiale, le 11 novembre, organisée par les groupes français et allemands. Elle aura lieu à 8 h. du soir au local habituel.

Amiens. — Tous les dimanches de 5 à 7 h. du soir réunion des anarchistes, 64, rue du faubourg de la Hotoie.

Tous les 1^{er} et 3^e dimanches, conférences.

— La *Révolution* et le *Père Peinard* sont en vente à la librairie Richard, 27, rue de la Hotoie.

Roubaix. — Réunions le samedi à 8 h. 1/2 du soir et le dimanche à 6 h. 1/2, rue d'Inkermann, 144, chez Désiré Lorthiois.

Ordre du jour de la prochaine réunion : Entente définitive sur le mode de groupement.

Levallois-Perret. — Dimanche, 13 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Mézerette, rue de Gravel, 86, conférence, soirée artistique et bal.

Narbonne. — Le groupe les *Exploités*, réunion tous les jeudis et dimanches à huit heures du soir, au local convenu.

Les travailleurs sont invités à venir discuter avec nous les théories libertaires.

Reims. — Compagnons rémois : il est grand temps de propager les idées anarchistes ; pour cela il y a nécessité à nous grouper sérieusement. A cet effet, tous les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution* sont invités à la réunion qui aura lieu le samedi 5 courant, et à la soirée familiale du 12 courant, salle Bigelot, 4, place d'Erlon.

— L'adresse du copain Forêt est 28, place d'Erlon, Reims.

— Le vendeur Courtois prie les camaros en retard de paiement de régler au plus vite ; c'est urgent.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, salle Massoncau, rue Moulin, 9.

Avignon. — Tous les dimanches, à deux heures de l'après-midi, réunion du groupe les *Libertaires Vauclusiens* au café de Champfleuri, derrière la gare des Voyageurs.

Communications diverses, causeries et concert.

Carcassonne. — Le samedi soir, réunion du groupe *l'Hydre Anarchiste*, café de la Bourse, au premier étage.

Dijon. — Les « Résolus », se réunissent tous les samedis de 8 h. à 11 h. du soir, rue des Gondrans, 24.

Saint-Chamond. — Les « Amis de Ravachol », tous les samedis soir et le dimanche matin, réunion au local convenu.

EN VENTE

aux bureaux du « Père Peinard »

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux.....	15
Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890.....	50
L'Anarchie en Cour d'assises, le Procès de Clichy, 1891.....	10
Almanach anarchiste.....	25

Chansons avec musique, à deux ronds pièce : Le père Peinard au populo. — Y a rien de changé. — Les grands principes, je m'asseois dessus. — Faut plus de gouvernement. — L'Internationale. — Le droit à l'existence. — Les Conscrits insoumis. — Ce que nous voulons. — La Mort d'un Brave. — Le Chant des Peinards.

Chansons à un rond : Je n'aime pas les sergots. — Germinal. — Le député en blouse. — La Carmagnole des Mineurs et la Carmagnole Sociale (ensemble). — Comme c'est bon la vie. — Le Père Duchesne. — Prise de possession. — Le Chant des Trimardeurs. — Les Briseurs d'images. — Les Pieds-Plats. — Debout frère de misère.

PETITE POSTE

D. Toulon — P. Narbonne — D. Agen. — L. Réole — L. Genève — L. Tarbes — M. Chavange — P. Mac-Donnald — B. Saint-Amand — B. Tarasca — D. Jonvelle (2 fois). — E. Roye — B. Spring-Valley — G. Médéah — C. Dijon — F. Amiens — T. Mézières — M. Roanne — A. Damery — D. Vienne — J. Chaux-de-Fonds — C. Braux — T. Quentin — P. Beaune — G. Nazaire — S. Cette — G. Nîmes, reçu galette, merci.

— Valin, 10, rue des Pruniers, prie Leboucher de lui faire savoir l'adresse du camarade qui se trouvait avec eux, dimanche soir, au café, en face la salle Favié.

— G. Avignon. — Reçu; excuse, c'est un oubli.

— B. faubourg Martin. — Je te répète ce que j'ai déjà dit à plusieurs camaros ; y a pas mèche d'insérer des vers.

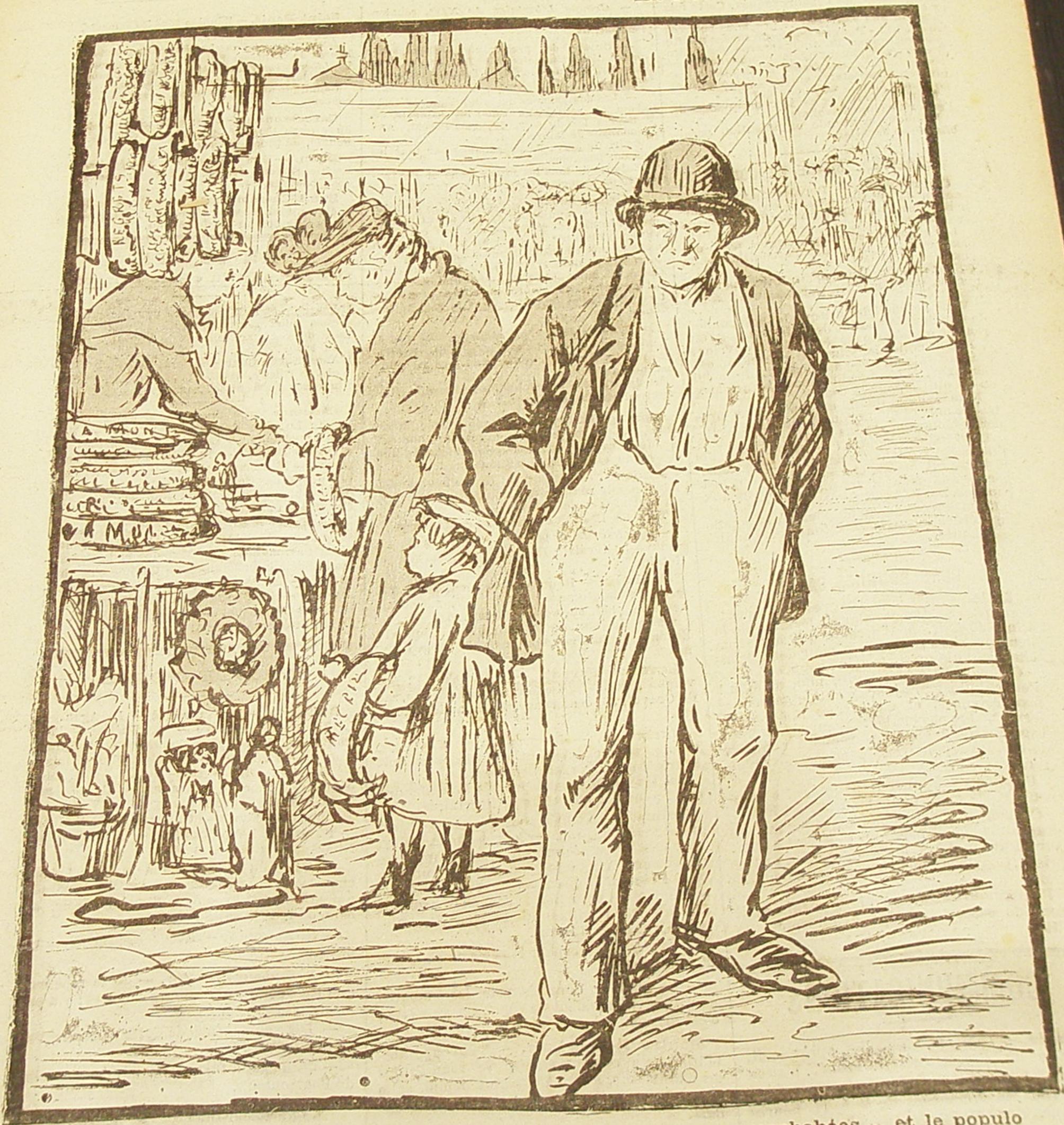
— Les compagnons de Cette demandent des nouvelles à Dole.

— Catineau, à Dijon, demande des nouvelles de Boursouloux.

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du Père Peinard
4 bis, rue d'Orsel, Paris

La fête des Morts



Qué Société de malheur! On fout des fleurs et des couronnes aux machabées.... et le populo qu'est bien vivant fait ballon!